

Les Champs-Élysées d'Ouagadougou

par Stéphane Richemond

Alors que nous mettions la dernière main sur notre étude des clichés voltaïques d'Hoa-Qui¹ parue dans le *Bulletin* de printemps, nous eûmes un petit coup de cœur en découvrant sur Internet la mise aux enchères d'une prise de vue panoramique peu courante des « Champs-Élysées » par le photographe Michel Huet. Aujourd'hui oubliés, les « Champs-Élysées » étaient le surnom donné à ce qui fut successivement l'avenue du Gouvernement à partir de 1920, l'avenue Hesling en 1927 (en hommage du premier gouverneur de la Haute-Volta), l'avenue de l'Indépendance en 1960, le boulevard de la Révolution en 1983, lors de l'arrivée au pouvoir du capitaine Thomas Sankara, le boulevard du Général de Gaulle depuis 1999.

Les Champs-Élysées, longs de près de deux kilomètres sur soixante mètres de large, étaient l'axe principal de la ville qui reliait la résidence du cercle, sur la place d'Armes, au palais du gouverneur d'où cette photographie a probablement été prise.



Ci-contre :

N°2015 –
OUAGADOUGOU –
Les Champs-Élysées,

carte postale éditée au
début des années 50,
par Hoa-Qui
(pseudonyme de
Michel Huet)
pour La Diffusion
Africaine du Livre

Sur les Champs-Élysées, Albert Londres écrit dans son ouvrage² : « UN VENDREDI MATIN. L'allée sans fin, sans ombre et sans merci de Ouagadougou est vide. Elle est vide comme elle l'est un lundi, un mardi, du mercredi au dimanche, non seulement le matin, mais l'après-midi, le soir, la nuit. Fascinée par le soleil, elle dort. Il sera bientôt dix heures. Là-bas, au fond, à quinze cents mètres, une poussière monte de la route, marche au pas, se rapproche. Un groupe compact s'en dégage. On voit des hommes à cheval, d'autres à pied. La vision se précise. Les gens à pied gesticulent comme des épouvantails mécaniques. Ils ne peuvent chasser que les mauvais esprits, puisqu'en dehors d'eux il n'y a personne. Ils crient. Une musique s'échappe d'instruments en fer-blanc. Les peaux de bœuf des tambours résonnent sous des mains nerveuses. Un parapluie domine la cavalcade.

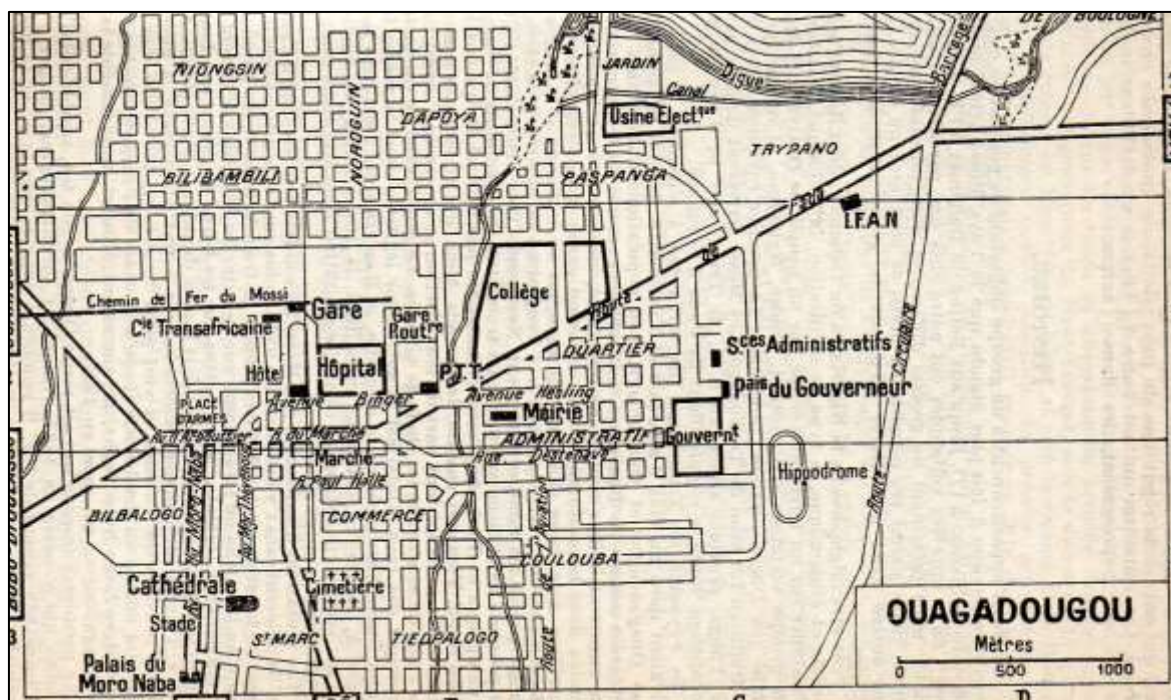
Vendredi ? C'est bien cela, le Morho Naba³ se rend chez le gouverneur pour lui présenter ses salutations hebdomadaires.

Ses soronés (mignons) courent devant lui. Le Bindi Naba, ministre des musiciens, active l'ardeur des exécutants. Le Ouidi Naba, grand maître de la cavalerie, dirige la monture royale. [...] c'est le Pouy Naba, chef des féticheurs.

¹ Stéphane Richemond, "Contribution d'Hoa-Qui à l'iconographie de la Haute-Volta des années 1950", *Bulletin n° 36*, association Images & Mémoires, printemps 2013.

² Albert Londres, *Terre d'Ébène*, Editions Albin Michel, Paris 1929, d'après son voyage en 1927.

³ Il s'agit du Mogho Naba Kôm 2, le « Chef de l'eau », le roi des Mossi.



Plan d'Ouagadougou⁴ à la fin des années 50

[...] Chevauchant deux foulées derrière le souverain, vient le Tapsebo Naba, chef de guerre. Il est en selle sur une peau de panthère. Quatre galopins l'entourent de quatre lances. [...] Précédant le grouillant cortège, le Ouagadougou Naba, préfet de police, œil de faucon. [...]

Voilà le Nemdo Naba, chef de la viande ; le Larallé Naba, chargé de choisir les victimes destinées aux sépultures royales [...] Le Ouedranga Naba, écuyer personnel.

La cour est passée⁵. La poussière retombe. Qui vient, piquant un brillant cent mètres ? [...] C'est le Kamoro Naba, le grand eunuque. »

Selon Laurent Fourchard, qui cite aussi Albert Londres, le surnom de Champs-Élysées fut attribué, non sans ironie, par la population européenne dès 1920. Mais donnons-lui la parole⁶ : « Jusqu'à l'indépendance, la fonction de cette avenue demeura uniquement administrative et politique. Les Champs-Élysées étaient une impasse : le palais du gouverneur en était l'aboutissement ; au-delà s'étendait la brousse. Effectivement, l'ancienne route de Fada-N'Gourma fut détournée dès 1920 afin de limiter les traversées de ce quartier par la population africaine. Par ailleurs, les Africains n'avaient aucune raison de fréquenter ce quartier car les questions administratives étaient résolues à la résidence du cercle. Ainsi, à part la centaine de fonctionnaires du gouvernement local qui faisait la navette en omnibus le matin, le midi et le soir, les Champs-Élysées de Ouagadougou étaient déserts... sauf les jours de fêtes et de cérémonies officielles.

Dès 1920, Hesling imposa une visite hebdomadaire du Moogo Naaba au palais du gouverneur. Tous les vendredis matin, le Moogo Naaba et toute sa cour quittaient le palais, remontaient jusqu'à la place d'Armes avant de s'engager dans l'interminable avenue des Champs-Élysées. [...] Le vendredi fut choisi car l'autorité coloniale avait substitué les rencontres chez le gouverneur à la prière à la mosquée de Ouagadougou. Au-delà des salutations de rigueur, cette visite visait à familiariser le roi aux exigences du protocole. Les sorties se firent en costumes d'apparat avec la présence de toute la cour de telle manière que chaque sortie hebdomadaire rappelât à la population de Ouagadougou la soumission symbolique du roi au gouverneur. De 1920 à 1932, la répétition de cette formalité conférait à cette avenue sa seule véritable fonction : renouveler de manière rituelle l'attachement indissoluble du Moogo Naba à la France. »

⁴ Carte extraite de : Gilbert Houlet, *Afrique occidentale française – Togo*. Les Guides Bleus, sous la direction de Francis Ambrière, Librairie Hachette, Paris 1958.

⁵ Pour une description plus précise et plus exacte de la cour, se reporter à : Olivia Guérin, "Un Français à la cour du Morho Naba", revue *Mots. Les langages du politique*. n° 82, novembre 2006.

⁶ Laurent Fourchard, *De la ville coloniale à la cour africaine – Espaces, pouvoirs et sociétés à Ouagadougou et à Bobo-Dioulasso (Haute-Volta) fin XIX^e siècle-1960*. Éditions L'Harmattan, Paris 2002.